

Marie-Agnès Courouble

# SILENCES et doubles croches



*Éditions La Gauloise*

Du même auteur :

- Aux franges de l'éveil. Pierre Chave, Vence, 1987*  
(Avec des lithographies de Théo Tobiasse)
- Mort derrière le mur. Albin Michel, Paris, 1993*
- Songe noir. Laure Matarasso, Paris, 1994*  
(Avec des eaux fortes et des aquarelles de Gérard Morot-Sire)
- Ciel cassé. Éditions Tipaza, Cannes, 1997*  
(Avec des lithographies de Gérard Eppelé)
- L'Envers du monde. La pointe Badine, Nice, 1998*  
(Aves des eaux fortes de Michel Joyard)
- Et si vous étiez Musset... Les Éditions Varia Montréal, 2000*
- Visages nus, Éditions Méliis, Nice, 2000 (Préface d'André Verdet)*
- Sept heures d'absence. Les Éditions Varia Montréal, 2002*
- L'Homme de Berlin. Éditions du Losange, Nice, 2006*
- Pour l'Amour de Chair. Éditions du Losange, Nice, 2006*
- La femme clandestine. Éditions du Losange, Nice, 2009*
- La mère de Pierre. Éditions du Losange, Nice, 2010*
- Le Syndrome de Stockholm. Éditions du Losange, Nice, 2011*
- Dance for love. Éditions Sudarène, 2015*
- L'Homme de Berlin (réédition). Éditions La Gauloise, Nice, 2016*
- Le Voilier Bleu. Éditions La Gauloise, Nice, 2017*
- Mort derrière le mur (réédition). Éditions La Gauloise, Nice, 2017*
- Devoirs de vacances. Éditions La Gauloise. Nice 2017*
- L'enfant sous un saule pleureur. Éditions La Gauloise. Nice 2018*
- N'importe où. Éditions La Gauloise. Nice 2018*
- Et en plus, elle s'appelle Garance. Éditions la Gauloise,  
St-Laurent du Var, 2019*
- Silences et doubles croches. Éditions la Gauloise  
St-Laurent du Var, 2019*

Marie-Agnès COUROUBLE

# SILENCES ET DOUBLES CROCHES

*Nouvelles*

Les Editions La Gauloise  
Série La Gauloise courte

## DEBUSSY

Il a allumé sa lampe de chevet, il est sorti de son lit, il s'est habillé.

La mer murmurait, puis s'amplifiait à ses oreilles dans un torrent de vibrations, elle lui ordonnait de venir, de s'évader des chagrins imbéciles ou enfantins. Elle existe pour les recouvrir comme le sable qui n'a pas son mot à dire.

La mer l'entendit se lever, se terra dans un creux de silence comme si c'était un silence éternel. Ce n'était pas un vrai silence.

Il était déjà dans son garage, il mettait sa voiture en route.

La nuit. Alors qu'il se saoulait de souvenirs inutiles, qu'il pleurait ses amours perdues, sa vie tricheuse, en des mélopées sans beauté, sans rythme, sans apaisement délicieux... La nuit, soudain, pleine d'espoir.

Il prit la route, la mer l'accompagnait en douceur.

« Ne te trompe pas ! Réveille-toi ! Ne fais pas l'idiot, il y a des arbres, de très beaux arbres, même ceux qui ne servent à rien. Moi je sers à tout, à la vie, à la mort, à la tempête, au doux balancement du silence. Je t'attends avec la patience d'un ange

aux ailes déployées, il vole au-dessus de mes vagues, les effleure amoureusement pour que tu dormes mieux que dans un lit quelconque, mieux qu'au ciel devenu banal dans ses ébats. » Elle murmure, grogne, se fâche.

Il est aussi fâché contre lui-même, sa vie, tous ses écarts, ses coups de bluff, ses impatiences, ses fausses patiences. Il conduit comme on va à la pêche, il a dans le coffre ce qu'il faut pour appâter les vagues désordonnées ou plates et ridicules.

Dans un tournant, la mer lui chuchote : « Ravale cette eau de tes yeux, elle ne sert que pour la frivolité des femmes belles, ou inconstantes, ou idiotes. C'est une eau courante. »

Au tournant suivant, elle rit comme une folle parce qu'il s'est trompé de route, elle s'éloigne.

Alors, elle étire ses vagues somptueusement, heureuse sous la lune qui rigole aussi.

Dieu que c'est compliqué ! Ces routes qui tournent, ces pancartes, ces ronds-points, quel désordre ! Le désert de la nuit est tout de même encombré. Il se dit qu'il aimerait connaître la grande étendue nette du vrai désert. On va tout droit. On descend, il vous attrape comme la plus étonnante des femmes. Ici, tout se déplace, la route surprend, certains arbres sont évanescents, d'autres sont indispensables et d'autres dangereux.

La mer rit toujours mais avec plus de retenue, de douceur. Elle est digne, la mer, elle aime cet homme qui l'aime, capable de quitter son lit pour elle, de quitter la nuit chagrine pour elle, conduire dans ce fatras de chemins pour elle. Quel type ! Elle étrangle quelques vagues encore dérangeantes, les discipline, se prépare pour le plus allègre bain de minuit du monde.

Plongera-t-il nu ou tout habillé ? Elle connaît le frileux horaire des nuits bourrées de frissons. Inhumaines parfois. Elle

s'acharne à chasser l'aube qui la force à reculer, se fondre, perdre l'orgueil magistral de la marée haute.

Et lui ! Ses peines multiples volent en éclats de mer, il se rapproche. Il imagine. Il se met aussi à songer à des balades dans les profondes forêts de Laponie... Les traîneaux glissent, les chiens s'adaptent, leurs pattes s'accrochent à la neige en douceur comme pour un mariage avec la forêt.

Lui aussi glisse sur la nuit. Les arbres deviennent des cadeaux. La mer ensorcelle son oreille, comme un cheval derrière ses barrières hennit en voyant son maître se rapprocher pour l'emmener, le faire galoper...

Il freine aux feux rouges par convention. Il respecte le silence des champs, roule plus lentement, étouffe le bruit des vitesses. Le moteur a tendance à ronger la nuit devenue muette. Tout s'affine. Les villes s'éloignent.

Il sait qu'elle apparaîtra au dernier détour, comme au bord du monde. Exclusive et prête.

Il commence par rouler le long d'elle, comme pour l'apprivoiser. Puis il arrête sa voiture. Tout est silence, sauf les premières vagues, elles s'assourdissent, elles l'invitent à voix basse. Elles ourlent le sable d'une légère écume blanche.

L'aube tarde, semble retenir sa première lueur pour les laisser se trouver, la mer et lui.

Il s'est déshabillé, il est nu, entièrement nu, sans hésiter il avance, franchit les premières ondulations et plonge. Elle s'est chauffée pour lui, ce n'est plus la glace de la nuit, il entre dans son espace démesuré qui l'enlace, embrase son corps, l'épouse parfaitement.

Ils se reconnaissent.

Deux amours folles, deux silences rejoints, confondus, ils s'enroulent et ne font qu'un. Les longs bras tendres de la mer le frôlent, puis atteignent chaque parcelle de son être, son corps est décuplé par la force merveilleusement nerveuse de cet amour, il répond, se mélange à l'immensité pudique, elle est la première de sa vie, il respire, soupire, la maintient contre lui telle une arme invincible. Elle se fait souple, elle en oublie ses colères, l'ensevelit dans son grand mouvement d'espérance et d'oubli.

Il jouit dans la mer.

Quand son corps nu sans plus aucun frisson flotte gaiement face au ciel ébahi, il a envie de chanter. L'aube se tient coite.

Le lendemain matin il entre au bureau, un peu titubant, l'œil chaviré, il émeut la petite Amélie qui lui dit avec affection :  
« Vous avez l'air heureux et fatigué. »

« Je le suis, Amélie, je le suis. »

Il s'assied à son bureau et replonge avec un sourire, dans des comptes irrémédiablement foutus.

\*\*\*

## ERIC SATIE

Dans les coulisses, elle essaye encore ses pointes, le cœur aux abois...

C'est tout de suite.

Une entrée presque ambiguë. Elle n'aime plus être un cygne mais la foule aime encore. Les notes frémissent, s'égrènent de l'humble piano, la font s'élancer. Il est derrière elle, il la tient très serrée par la taille, entre eux se développe une lente euphorie, une liesse discrète, une intimité coupable et silencieuse. Il la lâche, elle ne tombe pas, elle court, se courbe, l'attend, bras arrondis, les notes s'éparpillent, il s'élance dans une voltige tout aussi coupable. Les notes les font sombrer dans la douleur de l'union malgré tout, en des gestes si accomplis qu'ils pourraient déranger la fatalité, mais soudain ils courent ensemble, le son presque ignoré les fait se tenir l'un contre l'autre dans une idylle éperdue, ils semblent briser le silence de certaines notes inaccessibles, ils s'alanguissent. Mais où vont-ils ? Où courent-ils ?

Un nuage est-il passé ? Un soleil épris les a-t-il avalés ? Non. Ils tourbillonnent et voltigent encore.

La foule retient son souffle.



Rien n'est jamais fini sur ces sons incongrus, les pas réunis ne semblent plus souffrir du doute, ils se confondent. Il la tient délicatement, la possède. Mais elle s'en va et le piano s'éteint.

Dans les coulisses il rugit.

Tu as très mal dansé. Je te déteste.

Je le sais, dit-elle en déchaussant son pied ensanglanté.

Tout au fond du chausson, une lame de rasoir brille.

\*\*\*

## MOZART

Madame la comtesse de la Soupline prenait le thé avec madame la baronne de Pantoise.

Dans le salon bleu, bleues sont les bergères avec une note d'or par-ci par-là.

Bleu trépassant sur les murs, bleus les poufs arrimés au pied des fauteuils, climat suave, porcelaine de Chine garantie avec, sur les bords, des larmes mordorées.

Les deux dames chatouillaient leurs souvenirs, dépouillaient les dernières qualités de leurs amies proches, posaient un châle d'oubli sur les férocités de la vie.

Les heures étaient à ravir. Un chant intime semblait les enrober dans ces bleus et ces ors, les vibrations malfaisantes de la méchanceté s'estompaient sur les jolies tasses que des lèvres encore aguichantes effleuraient avec précaution. Tout était précaution. Cependant les bergères un peu usées sous l'assise des superbes comtesse et baronne ravivaient peut-être leurs couleurs aristocratiques, les cruautés légères devenaient une harmonie, elles enchantaient et évitaient de blesser.

La soirée devenait une berceuse fluide mais appétissante.

Quand soudain, la fenêtre avec son liseré bleu ravissant s'ouvrit dans un grand tourment.

Une bourrasque de sons et lumières se fracassa sur les bergères vides, elles s'affalèrent, les feuilles rousses du parc s'engouffrèrent en un vol de papillons sales et atterrirent dans les tasses où le thé se colora sombrement.

Déjà les aimables femmes tentaient de se lever, lutteuses averties mais fragiles devant cette neuve adversité...

Elles sont à peine debout que, plaquées au sol, la Soupline sur la Pantoise, c'est une pamoison chavirante, elles traversent le salon, soudées comme des jumelles avant de naître.

Un vent de folie n'arrêtait plus les feuilles des dizaines d'arbres du parc. Elles torpillaient la suavité du lieu, pourchassaient le moindre coin d'origine et finalement recouvraient les dames enroulées dans une pellicule d'automne si épaisse qu'elle en devint un cramoisi de refuge exquis. Elles ouvrirent les yeux, s'y plongèrent, elles ouvrirent leurs bouches dans une exclamation alanguie si belle, qu'elles les refermèrent l'une sur l'autre avec un plaisir indécent qui les saccagèrent.

Le parc semblait enchanté, le salon hurlait de joie, enfin dissipé, à la pointe d'un désordre inhumain et beau.

Les portes claquèrent, mais sans vouloir déranger la minute infernale, le baiser des comtesse-baronne si accolées qu'un bonheur intolérable surgissait des jupes relevées, des corsets délacés, des mains agrippées l'une à l'autre.

Soudain la vie s'épanchait. La monotonie se transformait en extase.

Une dernière feuille roucoula dans l'ombre comme une parcelle d'espoir.

Et ce fut la nuit.

Un son perlé de retour au calme envahit le salon bleu, tandis qu'un frémissement le parcourait encore. Immobiles, les deux femmes s'adoraient.

\*\*\*

## BILL EVANS

La dame en violet sort de l'aéroport.

Elle tient son chapeau. Un vent bref la secoue.

Elle espère que son bagage suivra. Il était en haut de la spirale qui tournait affreusement vite, où des centaines de valises s'agglutinaient comme désespérées de faire la foire sans leur demander leur avis. Mais les choses sont organisées, l'ordre est puissant.

Elle est à New York. Les taxis d'un jaune criard se succèdent, c'est comme un tintement de sons mélangés, syncopés, qui la prennent en douceur. Mais tout de même elle suffoque sous les bruits confondus des moteurs.

Il y en a un qui s'arrête, elle n'en revient pas, se glisse, ou plutôt se faufile et monte, hallucinée mais avide, range sous elle les pans de sa robe violette, tient toujours son chapeau et regarde le chauffeur.

Il est très laid. Il a un bec de lièvre.

« *Where ?* », dit-il. Le temps est compté.

« Manhattan », dit-elle d'un ton si joyeux qu'il prend l'air joyeux aussi. « Au cœur des grands buildings », ajoute-t-elle dans un anglais boiteux.

Il s'amuse. La dame en violet veut voir New York, la ville qui étincelle, c'est bien.

Le soleil est de plomb, les grandes vitres des grands buildings vont l'aveugler, elles reflètent la chaleur, le chaos, la stupeur. Ils sont installés, sûrs d'eux, ils se renvoient leurs signes d'allégeance.

La dame en violet murmure dans son anglais de fortune : « Je viens voir mon fils. »

Merveilleux ! *Wonderful* ! La vie prend forme, New York lui parle.

Elle n'ose pas lui dire que son fils habite là-bas, tout en haut. Ce grand fou l'a quittée il y a cinq ans. Le misérable ! Il l'a laissée à Roubaix, Nord de la France, où elle pianote vaguement pour des élèves. Mais lui est un chef de haut rang. Il n'aligne pas des notes, il les redistribue, les croise, les hallucine. C'est un Monsieur, oui Monsieur, mon fils est un Monsieur.

Tout de même, il l'a abandonnée. Une mère, ça s'entretient, ça ne se réinvente pas, ça s'épouse quasiment.

Bien sûr, elle ne dit pas tout ça au chauffeur, il conduit comme un roi, il s'amuse toujours entre les taxis jaunes criards, il envoie des petits coups de klaxon discrets, ou alors il fonce et elle crève de peur. New York défile, des rues grandement sales, poussiéreuses comme des soupirantes en exil, puis des rues somptueuses. On sent venir les fontaines dont lui parle son John

d'enfer, on passe le long des parcs où la foule s'évente, se déshabille, cherche à capter un petit miracle de vent sec et torride.

Elle murmure encore : « Est-ce qu'on va passer par le Bronx ?

- *No, Madame.* »

Il rit.

« On va à Manhattan direct, le Bronx c'est pas indispensable. »

Elle ne comprend pas très bien le mot, mais elle est d'accord pour tout.

« Alors on y va ! », dit-elle très fort, pour qu'il sache qu'elle avait bien entendu. Et elle regarde le fleuve des surprises, elle songe à tous les livres qu'elle a lus sur New York, sur le Bronx et Brooklyn, des histoires fortes, parfois si tristes qu'elles vous collent au cœur. Il y a le New York des solitudes, celui des écrivains, des musiciens, des chercheurs, celui de la pauvreté qui emmène l'esprit dans ses refuges profonds. Et puis la ville qu'elle contemple, bruyante et brillante.

Elle rêve, tire sur sa robe qui se chiffonne sur ses cuisses chaudes, elle a envie d'enlever son chapeau... Mais non, elle veut arriver comme elle est dans sa petite ville bienpensante, toute étroite et grise, elle veut que John la retrouve, la câline un peu...

Quelle béance son départ !

Il a fallu qu'elle se retranche dans une vie rythmée, disciplinée, avec des bouts de beautés certains jours, les lettres de John... il est là-bas, à New York, il trace...

La dame en violet chouchoute ce mot comme on suit la ligne d'un avion dans le ciel : ça fuit, c'est interminable, ça fiche le camp loin derrière.

Le taxi la fait sursauter quand il s'arrête, il freine brusquement.

« Ça y est Madame, vous y êtes. »

Elle sort, elle le paie, elle est muette, elle a peur, elle ne voudrait plus quitter le chauffeur, son seul ami à New York. La foule de Manhattan la cueille. Valise en main elle arrive à son hôtel, qui s'appelle, c'est drôle, « Le Manhattan ».

Elle se perd dans les couloirs, la chambre donne sur une cour un peu délabrée qui la déçoit. Mais conditionnée, aseptisée, lit parfait, cintres compliqués mais nombreux.

Elle sort très vite. Ce qu'elle veut, c'est atteindre son petit dans le building tout près de là, elle connaît l'adresse par cœur, se la répète. Ici tout se ressemble et tout est différent... Brusquement une fontaine, il avait raison John, sa fraîcheur vous inonde le dos. Elle s'assied, écoute l'eau qui a ses rythmes, c'est une musique, elle vous pénètre.

Est-ce qu'elle a vieilli ? Il n'est pas venu à l'aéroport, c'est trop compliqué, elle comprend. D'ailleurs c'est moi qui arrive, j'ai pris le taureau par les cornes, je viens, c'est comme une farce.

Elle a trouvé. Elle monte au 41<sup>e</sup> étage, elle étouffe dans l'ascenseur, tout l'étouffe, ça fait partie de l'aventure. Elle a mis sa robe violette qu'il aimait bien « Mets-la tous les jours maman, elle te va, tu es hors norme. »

Justement, elle l'a rangée, conservée avec soin.

Enfin c'est l'étage. Il y a du bruit, elle sonne très fort. John semble être venu dans un bond, il la serre contre lui :

« Tu as trouvé, tu ne t'es pas perdue.

–Je suis grande. Mais c'est qui ça ? »



Elle entre dans le salon où tout le monde est assis par terre. Il y a trois filles belles mais bizarres, il y a surtout un piano, elle le voit tout de suite. Il y a deux garçons en chemises genre tahitiennes. Elle regarde plus les filles, laquelle préfère-t-il ? La blonde aux cils très peints, ou la petite boulotte rigolote, ou la vertigineuse qui n'a sur elle qu'un rien de vêtements... Elle est rapide pour inspecter l'ensemble, mais John l'entraîne, la soulève presque, la force à s'asseoir. Ce sont tous des musiciens.

« On répète, on ne travaille pas aujourd'hui parce que tu arrives.

– Surtout n'arrêtez pas pour moi ! »

La vertigineuse se déplie et va chercher une guitare coincée derrière le piano. La petite boulotte attrape des cymbales qui se perdaient quelque part et John se met au piano.

« Maman, enlève ton chapeau tout de même ! »

Des notes commencent à fuser, sans fébrilité, la consolent tout de suite des absences.

« Ce soir, dit John en essayant une gamme étrange, on ira manger le meilleur canard à l'orange du monde. »

Elle s'étale, toute proche du piano, John joue et la regarde, il l'attendait, elle enlève son chapeau, John fait ruisseler les notes comme les fontaines, elles ressemblent aux accents à vif de New York, sans trébucher. Mais elle aime aussi les hésitations, les tâtonnements, elle écoute les vibrations qui s'entrelacent, se fécondent, s'attirent irrésistiblement. Elle ferme les yeux, entre dans leur fièvre, elle est avec John, à New York, au plus haut de tout.

\*\*\*

## RACHMANINOV

Ils adoraient ces jardins désordonnés où quelques tulipes avaient l'insolence de pousser au pied des arbres, où de grandes herbes oscillaient sous la brise. Cette nature au bord de la ville, discrète, abandonnée sans douleur, où tout respirait la liberté. Aucune contrainte entre des buissons abondants, des lianes venues d'on ne sait où qui semblaient y fourrager sans retenue, des roses esseulées mais contentes, un chêne d'une drôle de robustesse.

Oui, vraiment, ils aimaient à la folie ces jardins où ils venaient abriter leurs émois depuis des semaines.

Quelques bancs épargnés par le temps mais ébréchés, comme édentés, semblaient furtivement garder leur place sous certains arbres.

Ils s'y installaient, en changeaient, l'un était appuyé contre ces buissons sauvages, un autre paraissait couvrir des fleurs sans nom, modestes, et ils ne craignaient pas de les écraser.

C'étaient des heures volées au temps, aux jours maussades, ils se tenaient très serrés ou il mettait une main sur son épaule après l'avoir embrassée indéfiniment.

Ils contemplaient ensemble le désordre fou de leur abri, l'unique oiseau qui s'envolait d'un petit arbuste rabougri, montait seul en plein ciel. Ils le suivaient comme on écoute une voix, un sillon d'espoir.

Après s'être embrassés, rassasiés, ils jouaient à ce qu'ils appelaient « N'importe quoi », se racontaient des choses sans importance pour écarter la gravité qui pourrait les atteindre.

Elle : Hier j'ai eu une crise de foie, j'ai mangé trop de chocolat, tu me manquais. Le chocolat, il paraît que ça aide.

Lui : Grosse gourmande ! Moi j'ai passé deux heures chez le garagiste pour une bricole. Mais j'aime bien te manquer.

Il l'a dit d'une voix presque timide, comme en retrait. Elle le remarque, se serre plus fort contre lui, pas une seconde à perdre.

Elle : Je suis allée à la bibliothèque, c'est une échappée, j'ai pris cinq livres, ça me distrait de toi, sinon c'est invivable.

Lui : Quel grand mot ! On vit tout de même.

Elle : On survit.

Lui : Regarde ce moineau vient te demander de ne pas l'oublier.

Elle : Ici on en voit encore. Je crois qu'ils ont définitivement peur de la ville.

Leurs mains se réunissaient, il y avait entre eux un accord intense, avec des petits silences de lumière ou de douleur. C'était le printemps, elle portait une robe fleurie dans les verts passés.

Il avait un pull rouge sur les épaules, c'est flatteur, un peu voulu, mais elle aimait ce pull et s'y frottait comme une chatte.

Mains jointes, ils souriaient dans la désobéissance. Ils en faisaient leur festin et leur ordinaire à la fois.

« Heureusement, dit-elle, il y a des endroits dans la vie où on peut s'étaler, s'écrouler, ou plaisanter sans être coupables et punis.

– Oui, c'est un paradis, ils ne durent pas en général.

– Que veux-tu dire ? »

Ce ton l'inquiète tout de suite, elle était si à l'aise, si détendue dans sa robe de printemps. Mais elle pressentait toutes les nuances de sa voix. Certain ton désenchanté depuis quelques minutes la mettait en alerte.

Il retira sa main, la posa sur l'épaule fleurie.

« Nous sommes des poètes, des sentimentaux, des romanesques, mais la vie est là.

– Quelle vie a plus d'importance que celle-ci ? »

Soudain le jardin se calfeutre dans son secret, l'oiseau s'est tu, de larges nuages s'accouplent à l'horizon.

« Nous sommes comme tous les amants du monde, dit-il doucement, unis et un jour séparés.

– Séparés ? »

Elle l'a crié. On pouvait crier dans ces jardins, on pouvait souffrir tout haut.

« Je ne te quitte pas, je dois partir.

– Mais où et pourquoi !

– Très loin.

– Tu ne m'en as rien dit.

– Je le sais depuis très peu de temps. J'hésitais à t'en parler.

– Mais c’est grave ! C’est impossible. Je veux partir avec toi. »

Il la regarde, si fragile tout à coup, si printanière.

« Ce serait difficile », dit-il tendrement.

Un battement d’ailes les effleure, un oiseau surgit derrière eux. Son envol est comme une frayeur. Un vol aigu, rapide.

« Je peux tout quitter, dit-elle le visage contre lui, je peux te suivre en Australie, en Nouvelle-Calédonie, en Laponie.

– Je le sais, il lui relève la tête, je le sais vraiment, mais je dois partir, sans toi. »

Elle se tait, le choc est si inattendu que son cœur ne le ressent pas encore, juste un étouffement, un silence.

« Alors, c’est fini... »

Elle regarde jusqu’à la moindre herbe oubliée, la plus petite fleur épargnée.

« Oui, mais nous avons existé. Ici, ce ne sera jamais fini. »

Elle ne pleure pas. Elle fait reculer son drame.

Elle sent qu’il n’y a rien à faire.

Ils se sont levés très vite, il la tenait par le coude, il l’aidait à marcher, comme une infirme. Une grande vague triste n’a plus besoin de s’expliquer, elle envahit et ne s’encombre pas de mots inutiles. Elle renonce à tout obstacle. C’est comme un sacrifice.

Le monde entier s’étouffait, le jardin fou se taisait, un mince brouillard semblait s’étendre.

Il la laissa à sa voiture, la tenant jusqu’à la dernière seconde.

Elle dit, comme auraient dit toutes les femmes du monde :

« Je t’aimerai toute ma vie. »

Il sourit gravement, ferma la portière. La voiture disparut très vite, comme s'effaçait le jardin paradis.

Il a mis son pull rouge.

Il avait froid.

Il prit son bus pour l'hôpital.

*A suivre...*